

C'est donc ainsi que nos évêques, par une tradition ininterrompue, nous ont appris à considérer l'autorité souveraine et nous ont enseigné à demander à Dieu la loyauté envers cette autorité.

Mgr Laflèche résumait l'enseignement de cette tradition quand il disait : la conquête n'a pas été pour nous un malheur, mais elle a été le moyen providentiel dont Dieu s'est servi pour nous sauver comme peuple.

* * *

Et ce n'est pas là, dans l'ouvrage de Mgr Laflèche, ce qu'on pourrait appeler une phrase jetée en passant. C'est plutôt l'énoncé d'une thèse qu'il développe dans un long article dont les paragraphes ont pour titres : "Quelques réflexions sur la conquête du Canada par l'Angleterre — Force et beauté de la constitution britannique. — Fidélité de nos pères à leur nouvelle mère-patrie. — Devoirs que vous impose notre position à l'égard de nos compatriotes d'origine étrangère.

Écoutons le grand évêque patriote nous parler de notre destinée :

La Providence qui voyait ce rameau plein de sève et de vie (la Nouvelle-France) si violemment arraché du tronc qui lui avait donné l'existence, n'a pas voulu qu'il pérît. Elle l'a ramassé sur le sol où il gisait épuisé, et l'a greffé sur le tronc vigoureux de la constitution britannique. Depuis lors nous avons vécu de la vie sociale par la sève abondante et riche que nous ont communiqué les institutions gouvernementales de ce grand et puissant empire...

Nos pères, qui avaient combattu avec tant de courage et de fidélité pour la défense du drapeau français ici, ne montrèrent pas moins de fidélité et de courage, ne s'attachèrent pas avec moins de sincérité au nouveau gouvernement sous lequel la Providence venait de les placer. Depuis lors, c'est à l'ombre du drapeau britannique que le peuple canadien a pu jouir d'une paix qui lui avait été inconnue auparavant, et dont les bienfaits ont contribué si puissamment à le faire grandir et prospérer au point que nous connaissons. C'est cette fidélité de nos pères à leur nouvelle mère-patrie qui nous a préservés en 1775 et 1812 d'être englobés dans la grande république américaine... Que serions-nous devenus, nous, petit peuple canadien, si la religion et le patriotisme de nos pères ne nous avaient préservés de l'annexion aux États-Unis? Si nous voulons le savoir, nous n'avons qu'à visiter les anciens établissements français de la Louisiane, du Missouri et de l'Illinois...

En face des calamités que la révolution française nous préparait et dont la conquête nous a préservés; à la vue du sort qui nous attendait dans la grande république américaine, et que la loyauté prévoyante et le noble courage de nos pères ont détourné de dessus nos têtes, comment ne pas reconnaître la main bienveillante de cette douce Providence qui veille avec tant de soin sur nos destinées nationales?

Sur nos relations avec nos compatriotes d'origine autre que la nôtre, Mgr Laflèche écrit :

Ils appartiennent à des nationalités tout à fait étrangères à la nôtre et cependant il entre dans les plans de la Providence que nous vivions de la même vie sociale, les uns à côté des autres; elle nous a donné une patrie commune, nous a soumis au même gouvernement.

Nous devons donc accepter cet état de choses avec confiance, et traiter ces nouveaux compatriotes avec toute la bienveillance qu'ils ont droit d'attendre de nous. Nous isoler systématiquement d'eux serait un malheur et pour nous et pour eux, ce serait jeter une division regrettable entre ceux que Dieu a appelés à vivre sous un même ciel, à vivre en frères, puisqu'il les a mis sous la tutelle d'une commune mère-patrie...

Si tous les habitants du Canada, à quelque origine qu'ils appartiennent, pouvaient bien comprendre cette importante vérité et mettre en pratique cette loi du christianisme : "Traitez les autres comme vous aimeriez à en être traités," la confiance la plus intime règnerait toujours entre eux, et les règles de la plus stricte équité présideraient à toutes les relations journalières qu'ils ont ensemble.

* * *

Nous n'éprouvons aucun désir de nous excuser de l'abondance des citations contenues dans cet article, pas plus que des autres de nos articles précédents. L'autorité des personnages à qui nous les avons empruntées et leur valeur intrinsèque nous font plutôt nous réjouir de pouvoir les porter à la connaissance de nos lecteurs.

Traitant de ce grave problème de nos destinées, qui se pose aujourd'hui dans les faits plus encore que les réflexions que ces faits font naître, nous n'avons pas la prétention d'indiquer de nouvelles solutions et nous laissons volontiers à d'autres cette téméraire ambition. Nous voulons modestement rappeler la solution qui fut trouvée dans les faits étudiés et jugés, par les meilleurs esprits, aux jours les plus sereins de notre vie nationale.

Nous pourrions rappeler sur le même sujet les enseignements et les directions de tous nos évêques, et notamment ceux de deux des plus justement vénérés: Nos Seigneurs Briand et Plessis. Eux aussi, comme on dirait aujourd'hui, furent très britanniques, par amour pour notre race et pour ses plus chères destinées. Ils furent britanniques comme le furent tous nos hommes de gouvernement comme le furent les Lafontaine, les Cartier, les Taché, les Langevin, les deBoucherville, comme le sont encore les Angers, les Taillon, les Laurier, les Chapais et les Gouin. Nous eûmes, il est vrai, quelques personnages retentissants qui furent anti-britanniques. Où sont leurs œuvres? Cherchons-les.

En 1848, quand le tribun Papineau s'attaquait si violemment à Lafontaine pour lors absent de la